

Clémence Revest, Romam veni. *Humanisme et papauté à la fin du Grand Schisme*

Ceyzérieu, Champ Vallon, 2021, 425 p.

Juliana Eva Rodriguez

DANS **ARCHIVES DE SCIENCES SOCIALES DES RELIGIONS** 2021/4 (N° 196), PAGES 398 À 401
ÉDITIONS **ÉDITIONS DE L'EHESS**

ISSN 0335-5985

ISBN 9782713228735

DOI 10.4000/assr.65394

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-archives-de-sciences-sociales-des-religions-2021-4-page-398.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de l'EHESS.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Clémence REVEST, Romam veni. *Humanisme et papauté à la fin du Grand Schisme*

Ceyzérieu, Champ Vallon, 2021, 425 p.

Juliana Eva Rodriguez



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/65394>

DOI : 10.4000/assr.65394

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 4 décembre 2021

Pagination : 398-401

ISBN : 9782713228735

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Juliana Eva Rodriguez, « Clémence REVEST, Romam veni. *Humanisme et papauté à la fin du Grand Schisme* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 196 | octobre-décembre 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 13 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/65394> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.65394>

Ce document a été généré automatiquement le 13 février 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Clémence REVEST, Romam veni. *Humanisme et papauté à la fin du Grand Schisme*

Ceyzérieu, Champ Vallon, 2021, 425 p.

Juliana Eva Rodriguez

RÉFÉRENCE

Clémence REVEST, Romam veni. *Humanisme et papauté à la fin du Grand Schisme*. Ceyzérieu, Champ Vallon, 2021, 425 p.

- 1 Dans cet ouvrage, l'historienne Clémence Revest présente une histoire jusqu'à présent négligée par l'historiographie de l'humanisme. On voyage à Rome en suivant le chemin des lettrés passionnés par l'étude de l'Antiquité. Étonnement, ce n'est pas à Florence mais à la cour des papes revenue à Rome qu'émerge la nouvelle génération des humanistes. Plus révélateur encore, ce n'est pas à la belle période du Quattrocento après la pacification de l'Église, voire après le « réveil martinien », sinon les temps de crise – ce deuxième âge du Grand Schisme –, que se situe le point de départ du mouvement des *studia humanitatis*. Ancrée dans la discipline de l'histoire, l'enquête poursuit trois chemins : l'émergence de l'humanisme, la réinstallation de la papauté à Rome et la fin du Grand Schisme d'Occident. De cette communion des événements, se dégage une dyade emblématique : l'humanisme curial et la papauté renaissante qui vont donner le ton à une époque polémique et controversée en quête de réforme.
- 2 Le cadre spatial et temporel d'étude est bien défini : il va de la cour pontificale urbaniste et pisane avec l'élection d'Innocent VIII à Rome le 17 octobre 1404, jusqu'à celle de Martin V à Constance le 11 novembre 1417 qui réaffirme l'unité regagnée. Une période de courte durée constitue donc le cœur de l'enquête ; soit un découpage temporel limité qui incite paradoxalement l'historienne à rechercher sur le long terme les « origines » de l'humanisme. Bien que les liens entre pouvoir papal, culture

humaniste et administration curiale aient été étudiés depuis le XIX^e siècle en suivant les traces des œuvres paradigmatiques de Jacob Burckhardt et de Ludwig von Pastor, le deuxième âge du Grand Schisme est réduit à une sorte de « ventre mou » entre deux époques remarquables de la construction pontificale. Or, Clémence Revest dépasse cette vision en creux du « réveil martinien » pour explorer le fait que l'humanisme curial romain est né durant la crise. Et plus important encore, il est né à la faveur de cette crise. Il s'ensuit que cet ouvrage représente un substantiel apport à l'histoire du schisme, notamment aux mécanismes internes de la curie et du gouvernement pontifical. Alors, histoire de l'humanisme et histoire de la papauté se présentent comme deux réalités indissociables. Il s'agit alors de comprendre dans quelle mesure la curie des années 1404-1417 a été à la fois « un tremplin, un laboratoire et une épreuve du réel pour l'humanisme naissant ». Ainsi s'impose une démarche plus historiciste qui privilégie la perspective diachronique en parallèle des impératifs contextuels. En suivant les travaux de Riccardo Fubini l'idée est de donner à voir au lecteur un « milieu » peuplé de personnages divers. L'autrice s'appuie ainsi sur les traditions majeures d'interprétation de l'humanisme héritées des travaux de Paul Oskar Kristeller, Eugenio Garin et Hans Baron dans le deuxième tiers du XX^e siècle. Pour les analyses plus récentes, elle suit Ronald Witt et Patrick Baker. Pourtant, elle esquisse un ouvrage qui reconnaît sa dette envers une histoire intellectuelle influencée par la sociologie de la littérature et par l'histoire des mentalités diffusées par Roger Chartier, François Provenzano et François Chaubet. Finalement, on se trouve face à une thèse qui remet en cause la minoration de l'histoire de l'humanisme face à celles des Lumières ou de la scolastique.

- 3 Si « toute source est bonne à prendre », on se trouve face à une vaste étendue documentaire dont l'intérêt porte sur le croisement des corpus exploités dans sa dimension narrative, idéologique, théorique, stylistique et rhétorique. On voit aussi l'important rôle de l'« objet manuscrit » concernant les volumes copiés par des humanistes dans ces années. L'enquête s'étend alors sur les écrits humanistes conservés pour la période : les correspondances, les discours, les dédicaces, les chants poétiques et les opuscules rhétoriques et historiographiques. Elle exploite ensuite d'autres sources telles que les archives pontificales et conciliaires : registres de lettres apostoliques, de documents comptables, cahiers notariés (sous les pontificats d'Innocent VII, Grégoire XII, Alexandre V et Jean XXIII), et recueils relatifs à la tenue de conciles de Pise et de Constance. Le regard se penche encore sur d'autres sources archivistiques comme celles remises dans quelques fonds privés, documents universitaires, marchands ou municipaux, œuvres littéraires du moment ou antérieures. Notons un fort intérêt biographique accompagné d'une enquête prosopographique portant sur les statuts, les activités et les privilèges obtenus par les humanistes lors de leur séjour à la curie. Le fait à retenir curieusement est que l'enquête ne se limite pas à considérer les humanistes les plus célèbres pour faire leur place aux figures mineures, voire marginales. Cela induit un gros travail dans les *Registra Vaticana*, lettres de *curia* d'une part, et *Registra Lateranensia* d'autre part, lettres de *cancellaria* qui gardent trace des dispenses, privilèges, collations et nominations accordées par la papauté (les lettres de grâce et de justice). L'enquête porte aussi sur l'*Index actorum romanorum pontificum ab Innocentio III ad Martinum V electum*, avec la base de données *Monasterium*, et elle exploite les fonds de l'*Archivio Loschi* conservés à la Biblioteca Bertoliana de Vicence. À cela s'ajoutent les archives comptables *Obligaciones et Solutiones* ; les *Introitus et Exitus* qui sont les grands livres de compte de la Trésorerie,

ainsi qu'une quinzaine de cahiers notariés issus de la Chambre. En outre, l'historienne dévoile des fonds peu connus comme les onze manuscrits du clerc de la Chambre Stefano di Geri del Buono, conservés à la *Biblioteca Roncioniana* de Prato. Les archives conciliaires de Pise, Cividale et Constance (actes de sessions, listes de participants, dépositions lors des procès) ont été également étudiées.

- 4 Le livre s'articule autour de trois temps forts dans un voyage qui va de Paris à Rome, en passant par Florence, Milan, Venise ou encore Prato et Vicence. Le premier temps est consacré à la naissance de l'humanisme comme mouvement culturel au début du xv^e siècle et à la place qu'y occupe le cadre curial. On assiste au récit des grands hommes (chapitre 1) pour montrer que les dernières années du Grand Schisme ont été pour l'humanisme un moment capital de mise en forme d'un imaginaire triomphant à partir d'un récit et d'un panthéon communs d'où émerge la conscience collective d'un mouvement pensé par ses propres acteurs comme l'avènement d'un nouvel âge d'or. Cette conscience collective est référée à la « constellation » qu'elle constitue et qui permet de visualiser le portrait d'un groupe (chapitre 2). Inspirée de la figure de « constellation philosophique » de Martin Muslow et suivant la notion d'un « espace des possibles » au sens bourdieusien, l'auteur exploite la notion de « constellation socio-culturelle ». Ainsi, la culture des *studia humanitatis* apparaît comme une sorte de « boîte à outils » – composée par un ensemble élargi de 81 individus à étudier – qui nous permet de voir l'émergence d'un modèle socio-culturel. Figurée comme un « cœur battant » dans son rôle vital et structurant, la curie romano-pisane donne vie à toute une diffusion par capillarité qui va faire de l'humanisme une vraie culture de l'*establishment* (chapitre 3). Non pas un humanisme *romain* au sens régional car la curie s'impose comme pôle architectonique d'une culture dominante.
- 5 Le deuxième temps, « faire carrière en temps de crise », accuse le poids de l'histoire sociale à travers l'étude du croisement des trajectoires individuelles dans un contexte critique. À travers l'ancrage historique des humanistes et leur situation sociale, l'auteur cherche à dépasser les études philologiques et les interprétations philosophico-politiques qui ont dominé le tableau en portant attention aux liens entre l'humanisme, les élites sociales et les mutations politico-institutionnelles. L'enquête va à la rencontre de « petites et de grandes histoire(s) » (chapitre 4) afin d'inventorier par exemple leur place dans la bureaucratie pontificale ou leur inscription dans un marché du travail et dans un appareil administratif. Elle montre ainsi comment ces activités ont pu influencer sur les transformations du gouvernement pontifical. Au bout du compte, on se trouve face à une « société de cour », en reprenant le maître mot de Norbert Elias et des travaux d'Étienne Anheim. Cela implique de retracer la place des humanistes dans ce milieu en tant qu'officiers, courtisans ou clercs (chapitre 5). Le poids de la structure sociale des familles cardinales ne peut également être pensé qu'en relation avec le rôle des cardinaux pendant le schisme. D'une manière similaire, les nouvelles pratiques de gouvernement qui tendent à déclasser les normes bureaucratiques en faveur d'une relation intime entre le pape et quelques proches serviteurs, relation codifiée par un système de grâces rétributives. Les conséquences furent l'amplification du nombre et des fonctions des secrétaires, ainsi que les diverses concessions sous forme de prébendes attachées à certains offices. On peut donc soutenir le rôle déterminant des réalités matérielles – enjeu souvent mésestimé par l'historiographie – pour la compréhension de l'humanisme à partir des enjeux économiques et professionnels d'une carrière curiale.

- 6 Le troisième temps plonge dans le laboratoire d'une révolution rhétorique marquée par le tournant cicéronien. Quel rôle en effet joue l'art de la parole dans la quête de réforme de l'Église ? Loin de s'engager dans un domaine purement lettré et personnel, les humanistes ambitionnent de forger un nouveau modèle d'homme d'État. Il ne s'agit pas de la simple reproduction du modèle pétrarquéen mais plutôt d'une forme de radicalisation par imitation de Cicéron. On voit ainsi renaître, comme le phénix, l'orateur politique, armé d'une éloquence latine classique. Détachée de tous les préjugés qui la taxent d'artificielle et de légère, la pratique de la rhétorique est avant tout un instrument de domination culturelle qui échappe au charisme individuel. « Langue du pouvoir », selon la classification répandue par Benoit Grévin, la rhétorique cicéronienne est donc un élément de distinction sociale pour les lettrés de la bureaucratie pontificale. L'autrice montre comment ces nouveaux orateurs du Grand Schisme (chapitre 6) revalorisent l'*orator* classique, « homme de bien, habile à parler ». Les figures idéales du secrétaire, du prélat, du patron et du poète courtisan furent ainsi redessinées par la grammaire cicéronienne. Ainsi, le secrétaire apostolique se présente comme le confident du prince, l'auxiliaire intime du pouvoir en tant que « membre du corps » pontifical, exerçant un talent oratoire exceptionnel tel que le montrent les *Commentarii* de Leonardo Bruni ou les *Facéties* de Poggio Bracciolini. Cette image du secrétaire éloquent agit sur le plan matériel en favorisant l'expansion de l'office secretarial. Quant à la figure du prélat, l'humanisme reprend la figure fabriquée par l'Église du clerc lettré et engagé dans le champ politique au service de la Chrétienté. L'image du docteur de l'Église est récupérée à partir de la figure antique de saint Jérôme et celle contemporaine du cardinal Francesco Zabarella, tel que le montrent les écrits de Jacopo Angeli et les trois oraisons funèbres, dédiées à Zabarella, juste après sa mort. Finalement, un troisième modèle éthique est composé pour la dyade « mécène et poète lauréat » qui se dégage des stéréotypes du patron et du courtisan, comme l'attestent les écrits de Francesco da Fiano. Faiseurs de la gloire des prélats, les poètes humanistes sont indispensables pour valoriser les *studia humanitatis* autant que les mécènes ecclésiastiques pour faire de la poésie classicisante un instrument du pouvoir. Les coulisses de toutes ces constructions sont dévoilées dans le chapitre 7 où l'autrice révèle aux lecteurs les procédés de constitution d'un art d'écrire « à la manière de Cicéron » et comment il s'infiltré dans une tradition diplomatique papale contrôlée par l'*ars dictaminis*. Si l'anathème contre le latin médiéval est lancé, les retrouvailles de la langue de Cicéron vont plus loin en produisant un autre état de la langue, le latin néoclassique ou « néolatin » qui devient un dogme au tournant des années 1400 ; dogme qui ne se limite pas à l'élaboration d'un modèle esthétique et grammatical du meilleur style, mais qui a pour but le projet idéologique d'un « réveil de l'Antiquité ». Le dernier chapitre plonge alors dans les formes d'application concrète de cet idéal au service de la louange d'une Église romaine « renaissante », épicerie inspirateur et animateur d'une *respublica christiana* vertueuse et capitale de la latinité universelle et éternelle (chapitre 8). Loin d'être un art du discours vide de contenu, la littérature humaniste est une réponse aux problématiques sociales et politiques en temps de schisme (pacification et régénération de l'Église, réhabilitation de son siège et la *reformatio* de la papauté). Dans cet effort de remémoration, les humanistes exaltent les grands hommes de pouvoir contemporains comme les hommes illustres successeurs et restaurateurs de l'héritage antique. Une sorte de « pédagogie mémorielle d'excellence » est mise en place en tant qu'« arsenal de légitimation politique » à travers la révision antiquisante de l'histoire des papes, la genèse d'un investissement patrimonial des

ruines et l'exaltation d'une patrie des *stidia humanitatis*. Le but de tout cela n'est autre que « la mainmise sur Rome, capitale turbulente et disputée ». Avec la figure idéologique de la *Roma instaurata* s'affirme l'idée d'une continuité politique, culturelle et monumentale de la ville qui vient légitimer la souveraineté des papes tout en stigmatisant la Rome médiévale et communale.

- 7 Ainsi les humanistes curialistes et les papes schismatiques composent-ils un binôme indissociable qui a toute sa place dans la société de cour qu'est l'Église du deuxième âge du Schisme. Bien que l'historienne marche sur les chemins d'une histoire intellectuelle, elle s'écarte résolument du nuage flottant des idées pour dévoiler l'ancrage institutionnel des pratiques intellectuelles. Elle montre finalement comment et par qui le mouvement humaniste a pris corps au sein d'institutions de gouvernement pontifical et au service des élites ecclésiastiques pour devenir une culture dominante, un ordre fondé sur le paradigme de l'imitation classique. L'enjeu n'est pas mince, dès lors qu'il s'agit d'ancrer l'essor du mouvement humaniste dans son sol et de montrer les contributions de l'humanisme à la question du redressement de l'Église et de sa réforme dans un temps schismatique exceptionnel.